



L'Ange aux ailes de cristal

DOMINIQUE
REBOURG

ROMAN

**UNE
RÉVÉLATION !**

Pygmalion

Extrait de la publication

DOMINIQUE REBOURG

L'Ange aux ailes de cristal

À l'issue d'une éclatante tournée mondiale, Guillaume Bast, danseur étoile, quitte l'Opéra de Paris pour rejoindre la compagnie Pavel Niouchine.

Sa beauté, son talent, sa personnalité envoûtante exercent sur son entourage une irrésistible attraction. Choyé par ses amis, aimé des femmes et des hommes, à la fois séducteur et solitaire, fort et fragile, il n'en est pas moins tout entier concentré sur son ego. Dans sa vie, il n'y a de place que pour la danse.

Lorsqu'il apprend qu'il est atteint d'une tumeur cérébrale maligne, il décide de continuer à danser et de garder son secret pour lui seul.

Tandis que la maladie altère son caractère et désarme ses intimes qui ne le reconnaissent plus, il s'enferme dans ce paradoxe : danser pour ne pas mourir, tout en sachant que danser le tuera. Jusqu'où va le conduire cette soif d'absolu qui ne le quitte pas depuis l'enfance ? Saura-t-il enfin s'ouvrir au monde ?

En nous immergeant dans les secrets de la danse de haut niveau, Dominique Rebourg donne vie à un être d'un rayonnement inouï.

Dominique Rebourg, née en Alsace en 1955, a vécu son enfance et son adolescence en Franche-Comté. Elle a publié plusieurs romans chez Pygmalion.

Pygmalion

L'Ange aux ailes de cristal

DU MÊME AUTEUR

Requiem blanc

Dominique Rebourg

L'Ange aux ailes
de cristal



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2011, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN : 978-2-7564-0571-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

IL AIMAIT BIEN PENSER À OKUME. Okume était un bon souvenir. Un souvenir agréable.
Et puissant.

Dans la même mesure que l'avait été leur tournée mondiale. Quarante représentations de *Monolithe*. La musique et la danse ; le violoncelle et la danse ; Okume Kusamura et Guillaume Bast. Quatre-vingts heures passées sur la scène. Guillaume disait la scène, en parlant de toutes. Il disait la scène comme il aurait dit l'air. La scène était pour lui un état plus qu'un lieu.

Le reste du temps (quand ils n'étaient pas dans les avions ou les trains, les taxis, les voitures de location, parfois même les autocars), ils répétaient, ensemble ; ou bien chacun s'entraînait de son côté, dans les théâtres, quelquefois dans les salons d'hôtels. Mais seuls, l'un sans l'autre, le plus souvent. Les exercices quotidiens sont quelque chose d'intime. Au même titre que la toilette, la prière et, en un certain sens : le sommeil.

Ils visitaient. Les musées, les lieux de culte, les jardins, les parcs. Les jardins et les parcs en Italie. Un festin, en vert et en fleurs, en reflets dans l'eau des lacs, en horizons barrés par la flamme noire des cyprès. Dans toutes les villes du monde : les musées. Séparément.

Une fois ou l'autre cependant, ils s'étaient retrouvés – trouvés ? – devant la même vitrine, le même tableau, dans la même salle, à méditer dans le vide des siècles exposés ; ou bien ils avaient surgi, l'un devant l'autre, soudain, dans la cohue des visiteurs.

À ces moments-là, au début, ils étaient gênés, empruntés, portant des sourires pas francs et des regards éblouis ou méfiants, on ne pouvait pas dire ; gauches, comme deux enfants qui viennent de faire leur rentrée à la grande école, dans la même classe, et se rencontrent au supermarché pendant les courses du samedi. Autre contexte, quels sentiments ? Rien à se dire et tant à se dire ! Ils avaient commencé à marcher ensemble, côte à côte, en silence. Elle, petite, fine et fragile, et si forte (il n'y avait qu'à voir et entendre comment cette femme-enfant, ce bout de chou inspiré, attaquait de l'archet : elle tenait la musique comme une meute de fauves en laisse, au bout de ses doigts de porcelaine, d'une poigne de fer et les faisait danser, les fauves, comme elle faisait danser Guillaume. Lui, grand et droit, souple et docile, et rebelle, mesuré et tenant en lui, enfermée, sa meute à lui, ses fauves endormis autour d'un feu couvant.

Mine de rien, sans parler, ils s'étaient pris la main, avaient traversé les salles et les siècles, les œuvres et les visions d'autres artistes qu'eux, d'autres créateurs ; parcouru les allées des squares.

Passé la porte du musée, la grille du parc, ils se lâchaient la main.

Le soir sur la scène, sans se regarder l'un l'autre, ils étaient de nouveau ensemble : communion. L'être, dans ce qu'il a d'invisible et d'indivisible : une seule âme ? Était-ce possible, cela ? De fusionner deux âmes dans deux personnes qui ne se parlaient jamais ?

Un jour, enfin, elle lui avait dit quelque chose. En japonais. Il ne savait pas quoi ; il n'avait pas compris. Elle n'avait pas traduit, mais elle avait ri. Pas parce qu'il ne comprenait pas ; pas pour se moquer de lui. C'était peut-être seulement pour rompre le silence. Le silence entre eux, quand la musique (celle du violoncelle d'Okume) n'y était pas.

Avant de se mettre à discuter, à échanger des idées, à s'appeler par leurs prénoms – Okume, Guillaume –, ils s'étaient touchés. Reconnus comme différents l'un de l'autre pour se refondre en un seul tout beaucoup plus concret que celui qu'ils formaient sur la scène. Que leurs arts et leurs corps se confondent, émettent ensemble et produisent de la beauté, de la lumière ou du rêve bien éveillé, voilà ce qu'ils réussissaient, sans conscience d'y parvenir.

Lui qui pensait tout connaître de son propre corps, tout en savoir et tout contrôler, elle lui avait appris sur l'amour, en amour, des choses qu'il ignorait, qu'il n'imaginait pas, des délices si subtiles, si profondes et légères à la fois, qu'elles pouvaient lui donner, à lui Guillaume, bien au-delà d'une certaine absolue jouissance, un pouvoir décuplé, un pouvoir de force vive, d'énergies heureuses. Bonheur complet, qu'Okume recevait en retour, de plein fouet, à la manière d'une flamme, d'une vague, d'une avalanche.

Beaucoup plus simplement on dirait : ils s'aimaient. Au premier et absolu sens du terme. Si différents et pourtant si semblables.

La tournée tirait à sa fin. Même s'ils s'en rendaient compte, le savaient, même s'ils comptaient les jours, ils

n'en parlaient jamais entre eux. Elle était devenue leur voyage de noces, cette tournée.

Ce fut l'avant-dernière nuit, que Guillaume vit l'autre pour la première fois.

Il n'était plus seul avec Okume. Il se reflétait dans les yeux d'Okume et quelqu'un l'accompagnait, lui. Quelqu'un ou quelque chose, qui se tenait près de lui, tout près de lui, si près qu'il pouvait le voir dans les yeux d'Okume. Quelqu'un ou quelque chose qui se dressa entre Okume et lui, entre sa danse et lui, entre le monde et lui. Quelqu'un ou quelque chose qui l'étreignit si fort, qu'il vibra et gémit de terreur quand lui-même pensait encore que c'était de plaisir. De ce plaisir si grand, si entier et si unique qu'ils se donnaient, Okume et lui, sans retenue et presque sans effort.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle.

Il ne répondit rien.

— On dirait que tu as peur, très peur.

« J'avais la mort près de moi. » Il ne le lui dit pas. Il ne lui dit rien. Il savait que ce n'était pas pour elle que l'autre était là.

La nuit suivante, Guillaume eut mal à la tête. Si violemment mal, qu'il geignait dans son sommeil : une léthargie dont Okume affolée n'arrivait pas à le faire remonter. Les doigts magiques de l'enfant prodige et tout l'amour qu'elle mettait dans ses gestes d'apaisement n'y pouvaient absolument rien. Le médecin de l'hôtel, qu'elle fit appeler, hospitalisa Guillaume en urgence. On lui injecta une telle dose d'antalgiques, après les examens d'usage, que la douleur disparut. Rien que la fatigue extrême d'une tournée épuisante ? Rien que cela, bien entendu. Mais dès qu'on lui eut dit qu'il y avait autre chose, il signa une décharge, quitta l'hôpital.

L'Ange aux ailes de cristal

Le soir, il dansa. Okume joua. Dans la nuit, il rentra à Paris. Sans revoir Okume.

Ils se croyaient pourtant inséparables.

Tout ce qui se produisit après cette nuit-là ressembla à un retour sur terre, à un atterrissage en catastrophe, sans Okume.

Elle se réveillerait seule. Tellement seule, qu'elle pourrait penser qu'il n'y avait jamais eu personne à côté d'elle dans le lit. Que tout n'avait été que fantasme. Qu'ensemble ils avaient seulement travaillé et rien d'autre que travaillé.

Et lui continuerait son chemin, sa nouvelle amante aux petits soins avec lui. (Gênés. Au début. Empruntés, intimidés. Puis un peu plus tard main dans la main. Jusqu'à l'étreinte.) Il savait qu'il ne devait pas la fuir mais marcher avec elle. Danser avec elle. Cette autre forme de sa vie qui, au lieu de l'attendre, l'accompagnerait de l'autre côté de sa vie.

Il aurait tellement voulu oublier Okume ! Mais perdre la mémoire n'entraînait pas dans la liste des symptômes. L'angoisse, oui. Les visions, oui. Les sensations vagues ; agréables ou désagréables. Il occupait cette sorte d'errance en se faisant de l'inéluctable fin une certitude reposante. Il s'interrogeait, questionnait l'omniprésente et si discrète compagne : « Si je décidais de sauter dans le vide, m'y aiderais-tu ? Je veux dire : me pousserais-tu ? Tomberais-tu avec moi, en me portant sur ton aile, en piqué vers chez toi ? Ou me retiendrais-tu ? Qui de nous décidera de l'instant ? Qui de nous croira décider ? Qui de je ou de moi, ou de lui ?... »

*

L'Ange aux ailes de cristal

La dernière de *Monolithe* eut lieu à Strasbourg. Sur la scène du Palais des Congrès, filmée par les caméras d'Arte et diffusée en direct sur la chaîne franco-allemande. En plein milieu de sa prestation, Guillaume vit de nouveau l'autre, qui dansait à côté de lui.

Parfaite réplique de lui-même, de ses pas, elle n'était pourtant pas son ombre. Il se dédoubla, dansa un pas de deux infernal avec lui-même ; devant combien de télé-spectateurs ? Qui vit cela ?

Personne.

Personne, même pas Okume, enfermée les yeux clos dans sa musique, à le faire danser du bout de ses doigts, à la force du poignet animant son archet, en pensée ; en son âme et conscience, inconsciente... Non ! Lui. Seul. Personne ne le faisait danser, ne le ferait mourir.

Finir.

Finir le spectacle. Sans trembler, sans tomber.

Après les saluts, les congratulations d'usage, il disparut dans sa loge, d'où il fila à l'anglaise, en taxi, jusqu'à la gare.

Un train de nuit.

Paris, tôt le matin.

Personne ne l'avait vu partir. Sans prévenir quiconque (pas même Léo – Éléonore Wielfried-Ghetty –, son agent, qui était aussi sa marraine et sa mère adoptive). Il était sorti d'un acte de sa vie, qu'il ne voulait plus jouer. Honnête avec lui-même et avec ceux qui l'avaient attendu, perdu, puis s'étaient peut-être inquiétés, fâchés, il aurait reconnu avoir fui. Oui. Mais devant quoi ?

Ce n'était en conséquence pas lui qu'une poignée de journalistes et de photographes attendait gare de l'Est ce matin de janvier.

Froid de chien, lendemain de jour de l'an. Nouvelle année. Une de plus. La dernière ? Question bête, banale et complaisante, que chacun pouvait se poser s'il voulait

faire semblant d'être philosophe, se croyant profond et n'étant que raseur. N'est pas Byron qui veut. N'est pas non plus Guillaume Bast qui veut. Mais non : ce n'était pas lui qu'on attendait. Il s'en croise et s'en entrecroise du monde, dans une gare parisienne. (Lendemain de Nouvel An ou pas, ça ne change rien.) Au hasard, au destin, et à ce qu'on appelle leur jeu ou leur fruit. Certains ne font que se croiser, sans se rejoindre ; en tout cas sans se voir. D'autres loupent leur rencontre, la reportent à plus tard ou à jamais, en toute inconscience, sans rien en savoir. Parfois, c'est dans un seul sens : je te vois, mais tu ne me vois pas. Je te suis depuis longtemps et tu m'es familier, mais tu ne me connais pas. Tu ignores de moi jusqu'à mon existence. Me verrais-tu maintenant que cela ne changerait rien. Je suis une tache sur la foule de taches, un pointillé du graphisme mouvant, un point de couleur dans le brouhaha.

Ils ne l'attendaient pas, mais un photographe le reconnut.

Avec son sac à dos, ses cheveux en bataille, ses joues mal rasées, ses bottes lapones par-dessus ses jeans tire-bouchonnés, il ressemblait pourtant bien plus à un explorateur qui rentrait de mission qu'à un dieu de la danse surmené, en train de fuir ses cauchemars !

Le type plaisanta : « Sacré hiver, hein ?! », en prenant quelques clichés de ses légendaires membres inférieurs – tellement supérieurs ! – si bizarrement chaussés et qu'on disait assurés tous risques à un tarif exorbitant.

— Les pieds au chaud. Toujours au chaud et confortablement installés. C'est un principe de base, expliqua Guillaume de bonne grâce, en attaquant le quai d'un pas lent et décidé.

— Monsieur Bast ! Monsieur Bast ! (Un autre gars trottnait à ses trousses dans la cohue, sacoche à l'épaule et micro au poing, comme la carotte de l'âne au bout du

bâton.) Dites-nous si vous rentrez à Paris pour réintégrer l'Opéra ou si vous avez d'autres projets.

— Beaucoup de projets !

— Comme la Compagnie Pavel Niouchine ?

— Comme ingurgiter un double café noir avec un jambon-beurre ! Mal dormi. Pas pris de petit déjeuner. Froid. Crève de faim !

— Votre livre vient de paraître aux Éditions Alternatives. Des photos et des textes de Pierre et Alessia Compradon, sous le très beau titre : *Guillaume Bast, une âme en mouvement*. En êtes-vous fier ?

— C'est le livre de Pierre et Alessia. Pas le mien. Je n'en suis que le sujet. C'est effectivement un ouvrage très beau, son titre aussi, et c'est à eux seuls qu'il revient d'en être fiers.

— À la suite de votre magnifique prestation dans *Monolithe*, est-il exact que vous ayez épousé à Sydney, au cours de votre tournée mondiale, la violoncelliste japonaise Okume Kusamura, qui vous accompagnait sur scène ?

Pour toute réponse, il éclata d'un rire joyeux, ample et chaud.

— Pas de mariage ? insista le reporter.

Fin de l'éclat de rire en sourire tendre :

— Non.

— Hériteriez-vous à parler de votre sexualité ?

— Et vous ?

— Une rumeur court, selon laquelle...

— N'essayez pas de la rattraper.

— Pardon ?

— Laissez courir ! cria-t-il en lui échappant pour tâcher de se perdre dans la foule du hall d'arrivée.

LA COMPAGNIE PAVEL NIOUCHINE depuis quelques années opérait une résurrection laborieuse et silencieuse tout en campant dans l'un des plus vastes hôtels particuliers du Marais. Par les proportions de ses bâtiments, de sa cour intérieure, de ses jardins, ce bien aurait mérité le qualificatif de « palais ». *Palais Niouchine...* pourquoi pas ? (*Château Niouchine* sonnait un peu trop « grand cru ».) *Palais Niouchine*, ça sentait Saint-Pétersbourg, les romans de Pouchkine, les bals de nuits blanches ; rappelait à Guillaume des images qu'enfant il avait vues dans des livres de contes. Ou tout simplement l'idée qu'il se faisait en rêve d'une certaine Russie.

Le porche (dont la grille serrait entre deux de ses barreaux une plaque discrète, gravée en or) menait de la rue à la cour pavée, puis la cour aux jardins. L'administration occupait un pavillon, que prolongeait l'école ; les écuries à l'architecture grandiose, reconverties en théâtre. Tout au fond, en partie masquée par les arbres, haies et taillis du parc : la Compagnie.

Un porche encore, garni d'une grille en fer forgé vitrée, constituait l'entrée d'honneur sur le hall et le grand escalier, tandis qu'on accédait aux ailes est et ouest par des tourelles d'angle intérieures, munies d'escaliers à vis en pierre, ouverts à la fois sur le hall et sur les jardins.

Palpitation polychrome et sonore entre les murs, dedans ; où la lumière du ciel, diffusée par les vitres en verre déroulé, fripait des reflets criblés de bulles dans les miroirs et les ors, rendant à la pierre taillée, sculptée, son granuleux en blanc ; au bois un éclat de métal tiède. Ici, la musique entrelaçait et délaçait, puis relaçait, sans trêve ni répit plus long qu'une seconde coupée net et reprise, son filet sur les voix (bourdons, vocalises, éclats ou échos) ; sur les pas. Pas qui raclent, courent, piétinent ou battent au rythme des sauts, frôlent, effleurent ou martèlent de la pointe cruelle et trompeuse des chaussons de satin.

Pavel Niouchine et son épouse Diane Delauze (qui avait pris pour nom de scène de Lauzun) avaient eu l'ambition en créant leur compagnie d'entrer ouvertement en « concurrence » avec l'opéra Garnier. Quel conflit, quelle mésentente, quel désaccord ou quel pari était à l'origine de ce schisme ? (Car cette compagnie fut vite prise pour cela : un schisme. Le bras d'un fleuve poussé au fleuve par un déluge, puis grossi et de jour en jour parcouru par un trafic plus intense.) Il n'y a que Pavel et Diane qui auraient pu le dire, s'ils l'avaient voulu, et qui le savaient.

Réunissant leurs économies, leurs talents, leurs idées ; appuyés, en partie soutenus financièrement par le ministère de la Culture et par la Ville de Paris, ils avaient pu concrétiser et implanter leur projet. Dans le Marais. Ils auditionnèrent à tout-va danseurs et musiciens qui ne les avaient pas suivis ou rejoints spontanément. Les mauvaises langues dirent qu'ils essayaient de spolier l'Opéra de ses meilleurs éléments ou d'éléments potentiellement

intéressants ; langues bifides, puisque la deuxième pointe sifflait que cette Compagnie Niouchine n'était que le dépotoir de l'Opéra, y ramassait tous ceux qui n'en avaient pas le niveau, ou pas l'esprit ; bref : les médiocres et les renégats. Les plus tendres détracteurs se contentèrent de donner à entendre, après le drame, qu'il n'y avait peut-être pas là-dedans que le seul mauvais karma d'une entreprise maudite.

Une catastrophe aérienne était à l'origine de la mort prématurée de la Compagnie Niouchine, peu de temps après sa création – 1992. Première tournée. (*Le Titanic* de la danse !) L'avion qui transportait tous les membres de l'orchestre et du ballet s'était abîmé en mer alors qu'il faisait vol vers Tokyo. Un orage, une défaillance technique de l'appareil en plein dans une zone de tempête. Aucun survivant. Sauf Pavel et Diane de Lauzun, sur place au Japon depuis une semaine afin d'y organiser l'accueil de la troupe, régler tous les détails de son hébergement et des représentations prévues. Manquait aussi sur la liste des passagers Éléonore Wiefried-Ghetty, brillante soliste, qui s'était blessée assez gravement au cours d'une répétition pour devoir renoncer au voyage ainsi qu'à tout exercice pendant plusieurs mois ; et manquait Guillaume, neuf ans, confié à sa garde, qui avait attrapé la varicelle et pour la première fois de sa vie n'accompagnait pas ses parents.

« Nous voilà bien, petit Mym'm (c'était le nom qu'il s'était donné à l'époque où il apprenait à prononcer Guillaume), avait plaisanté Éléonore, alias Léo, sa marraine et la sœur de sa mère. Un pustuleux et une éclopée, en quarantaine à Paris ! »

Et elle avait ri, pour rassurer le gosse, en regardant s'avancer vers les fenêtres du rez-de-chaussée, 8 quai d'Anjou, le docteur Sage, jeune neurologue balletomane, qui lui faisait la cour et pour cette raison, fort de la certitude

que qui peut le plus peut le moins, jouait les médecins de famille avec une belle conscience professionnelle.

À cet instant précis, aucun d'eux trois ne savait encore ni ne se doutait que l'avenir proche et lointain allait mélanger les pions, changer les rôles, les redistribuer, serrer les nœuds de liens à la résistance pour l'heure impensable.

*

Dix-huit ans pour faire le deuil et tout recommencer.

— La Compagnie a besoin de vous, Guillaume. Soyez notre atout majeur. Le diamant de la couronne, vous voyez ? Avec Diane, nous avons misé et beaucoup investi et perdu sur notre fille Alessia. Mais vous la connaissez : *une âme en mouvement...*

Pavel fit un geste que Guillaume ne réussit à interpréter ni comme franchement méprisant ni comme terriblement admiratif, et continua :

— Nous l'avons fait travailler dur – ainsi que l'ont fait vos parents avec vous, je m'en souviens – mais ça n'a rien donné.

Guillaume ouvrit la bouche pour dire que non, qu'il se souvenait de travers, qu'ils étaient pourris, ses souvenirs ; que ses parents ne l'avaient jamais fait « travailler dur », mais il se contenta de la refermer sur un rictus indulgent. Pour Guillaume, danser était un besoin physiologique : il n'imaginait pas – ou difficilement – qu'on puisse y forcer qui que ce soit.

À l'avantage indiscutable du palais Garnier, ce qui manquait au Palais Niouchine, c'était une scène. Digne de ce nom. Une machinerie. L'espace. Ce foutu théâtre qui leur faisait défaut – les écuries du Marais n'en étaient qu'une forme ou plutôt une ombre – en les obligeant à devenir régulièrement les locataires de l'auguste et prestigieuse

Composition et mise en page



Dépôt légal : mai 2011
N° d'édition : L.01EUCN000373.N001